

## Peut on guérir Dieu? La colère divine dans l'oeuvre d'Ambroise Paré<sup>1</sup>

### Resumo

*O presente artigo estuda como o médico Ambroise Paré (c.1510 – 1590) concebe a cólera de Deus e seu apaziguamento. Partindo da experiência da Peste como de um evento global, que engaja em profundidade a relação entre a criatura humana e seu Criador, ele mostra que Ambroise Paré concebe um Deus profundamente afetado de cólera, e uma ação médica que, ao intervir nas causas segundas do trabalho na natureza, permite tratar ao mesmo tempo o homem e aquele do qual ele é imagem. Tira-se então conclusões sobre a inscrição da medicina em um movimento espiritual muito ambicioso, cujo ponto de partida privilegiado é o corpo humano.*

**Palavras-chave:** Ambroise Paré; Filosofia do Renascimento; Medicina do século XVI; Ira de Deus.

### Résumé

*Le présent article étudie comment le médecin Ambroise Paré conçoit la colère de Dieu et son apaisement. En partant de l'expérience de la Peste comme d'un événement total, qui engage en profondeur la relation entre la créature humaine et son Créateur, il montre qu'Ambroise Paré conçoit un Dieu profondément affecté de colère, et une action médicale qui, en intervenant sur les causes secondes à l'oeuvre dans la nature, permet de soigner à la fois l'homme et celui dont il est l'image. On en dégage des conclusions sur l'inscription de la médecine dans un mouvement spirituel très ambitieux, dont le corps humain est le point de départ privilégié.*

**Mots-clés:** Ambroise Paré, Philosophie de la Renaissance, Médecine du XVI<sup>e</sup> siècle, Colère de Dieu.

---

1 Je remercie Frédéric Gabriel pour son invitation au colloque *Les émotions de Dieu. Attributions, revendications, appropriations (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, et pour l'attention qu'il a porté à mon travail.

\* Marzia Caciolini é Doutora em Filosofia e pesquisadora na Universidade La Sapienza (Roma, Italia).

## 1. Introduction

Avant de se lancer dans la tâche titanesque qui consiste à guérir Dieu, il n'est pas inutile d'interroger le paradoxe qu'elle implique, à savoir l'hypothèse d'un Dieu affecté par la maladie. Comment penser un Dieu malade, et comment peut-on, en plus, avoir la prétention d'y trouver remède ? Présenté dans un colloque abordant ce paradoxe de front, sous le titre : Les émotions de Dieu. Attributions, revendications, appropriations (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle), le présent article a pour objet de surmonter l'apparente contradiction liée au fait d'attribuer des émotions à Dieu, au risque de mettre en danger la perfection de sa divinité ; et de montrer la solution qu'y apporte l'œuvre d'Ambroise Paré.

Que Dieu soit en effet sujet à une émotion signifie qu'une chose soit susceptible de le troubler, de déranger sa placidité. Il est donc indispensable de mettre en valeur la cohérence d'une idée de Dieu capable non seulement de garantir notre rationalité sur le plan de la logique, mais aussi d'éclairer notre nature partagée entre âme et corps.

Pour ce faire, on laissera de côté les auteurs qui rejettent la possibilité que Dieu soit en quelque sorte atteint par quelque accident que ce soit, les émotions étant couramment considérées comme une perturbation de l'âme. Le lexique des émotions en outre ne peut nous être d'aucune aide, car on ne peut jamais être certain, de l'extérieur, du degré de *passivité* ou d'*activité* d'un sujet. Lorsqu'un individu est affecté par une émotion, est-il impossible de le considérer comme responsable ? Comment s'articulent la volonté, l'intellect, et l'impression corporelle ? Il n'y a pas de distinctions définitives entre émotion, passion, perturbation, accident : on aurait du mal à les classer, ou à les ranger à l'intérieur de séparations sémantiques déterminées et univoques, à l'abri de toute ambiguïté. La seule chose à peu près communément admise est que l'émotion (suivie de tout son appareil sémantique) indique un mouvement, à savoir, un certain genre de changement<sup>2</sup>.

Pourtant, si l'on peut accepter l'idée que l'homme soit sujet aux émotions, chose qui convient bien à sa nature hybride, ambiguë par essence, il est difficile d'admettre que Dieu, tel que le concevaient les hommes du XVI<sup>e</sup> siècle (et notamment Dieu la personne du Père) puisse en être affecté. Dans plusieurs passages de la Bible, issus de l'Ancien aussi bien que du Nouveau Testament, Dieu manifeste néanmoins sa capacité à se mettre en colère et à se réjouir

---

2 Voir S. James, *Passion and action. The emotions in seventeenth philosophy*, Oxford 1997 ; Piroška Nagy et Damien Boquet (éd.), *Le sujet des émotions au moyen âge*, Paris 2008 ; T. Dixon, *From passion to emotions : the creation of a secular psychological category*, Cambridge 2006.

d'événements qui lui sont (apparemment) extérieurs, et cela de manière à ce que les effets de ces variations dépassent celles des hommes au point d'être sans commune mesure avec elles.

Parmi les occurrences relevées par les auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle où Dieu révèle sa *sensibilité*, le cas de la peste semble exemplaire, car dans cette maladie, la colère divine se manifeste sous son aspect le plus écrasant. Les auteurs cherchent alors à aborder cette perturbation divine depuis la perspective qui la rend compréhensible à l'homme, à savoir ses effets sur la Terre – effets qui dépassent en ampleur et en gravité la mort des individus singuliers. Mettre fin à la peste ne signifie donc pas seulement guérir les hommes : la peste étant le signe de la colère divine, et ce signe ayant la forme d'une maladie, il est indispensable d'intervenir sur ses symptômes pour en atteindre la racine divine et agir par elle sur les hommes. Il faut donc d'abord analyser la peste et en découvrir les causes, avant d'en proposer une thérapie. Tel est le sens de la précieuse contribution d'Ambroise Paré, médecin et chirurgien largement reconnu pour avoir contribué à l'histoire de la médecine.

Dans ses ouvrages, Paré envisage de manière explicite un Dieu irrité, un Dieu affecté lui-même par la colère. Mais son texte ne présente pas, comme la plupart des autres occurrences, un Dieu qui demeure impassible en dépit de sa colère ; il parle d'un Dieu tellement impliqué du point de vue émotif, que son ire est une émotion indiscernable de son état. Le fait que Dieu soit proprement enragé indique un changement radical par rapport à la perspective scolastique et à la tradition des commentaires aristotéliens, un déplacement qui consiste à orienter la recherche vers la mise à jour d'une logique dans la vie affective. Tandis que Dieu est avant tout, au moins depuis Augustin, le garant de la rationalité humaine, de la présence de la vérité dans les processus logiques et d'une homogénéité entre la logique et la vérité scellée dans l'intellect, Paré réoriente la garantie divine vers un nouvel objet. En effet, au moment où l'identité de la Chrétienté est ébranlée par la Réforme et la Contre-Réforme, les problèmes liés au mélange de l'âme et du corps, à la responsabilité individuelle et à la grâce divine réorientent les questions que l'on adresse à Dieu, et dessinent un réseau d'éléments dont il devient difficile de définir les relations avec exactitude<sup>3</sup>.

L'attention se porte ainsi vers l'aspect passionnel de l'âme humaine, à savoir sa capacité à comprendre le corps auquel elle est essentiellement mêlée.

---

3 L. Kalof, W. Bynum (éd.), *A Cultural History of the Human Body in the Renaissance (1400 - 1650)*, London 2012.

Mais Dieu, en tant que Corps mystique composé par la totalité des fidèles, doit à son tour sentir, et de manière éminente, à travers la chair de ses fidèles. Dans ces conditions, il est donc devenu possible de soulever l'hypothèse selon laquelle Dieu, irrité par les péchés de l'homme, puisse déclencher la peste contre sa propre créature, dont le contrecoup se reflète en lui. Peut-on alors trouver une solution à ce malheur divin?

## 2. Anamnèse

Lorsque plusieurs vagues de pandémies européennes se déclarent au XVI<sup>e</sup> siècle (dont trois pics entre les années 1539-1564), la plupart des médecins reconnaissent un risque élevé de contagion<sup>4</sup>, et les États appliquent des dispositifs de prophylaxie. Pour limiter la diffusion de la maladie, ils imposent le transport des ordures loin des habitations, leur enfouissement profond, un soin plus grand apporté à la propreté des points d'eau, des rivières, l'interdiction de la vente d'aliments avariés, la fermeture des voies et des bains publiques, l'abattage des chiens et des chats errants, l'interdiction de sortir sous peine de mort. On chasse les brigands que l'on considère comme propagateurs de la maladie, ce qui donne lieu à de véritables persécutions. En parallèle, des processions de flagellants parcourent les villes.

Par contraste, il faut se souvenir que durant le Haut Moyen Age, la maladie est la condition naturelle de la *natura lapsa* : l'infirmité ne dépend pas d'un déséquilibre, au contraire, elle n'est que le signe de la perte de notre ressemblance à Dieu, consécutive à la Chute. La maladie n'est donc pas l'exception chez l'homme, mais la règle : le malade est l'image vivante du péché, aussi bien que la manifestation personnifiée du Jugement Divin qui affecte le corps pour atteindre l'âme. Cette interprétation fait écho aux souffrances de Christ, et permet d'établir une polarité entre la santé du corps et le salut de l'âme.

Le XVI<sup>e</sup> siècle ouvre une nouvelle perspective, dans laquelle on ménage entre l'homme et Dieu plusieurs types de relations susceptibles d'être appréhendées par la raison humaine. Les phénomènes naturels ne sont plus envisagés comme dépendants de la volonté divine, mais ils s'enchaînent selon les règles rationnelles avec lesquelles Dieu a créé le monde ; de la même façon,

---

4 Parmi l'abondante littérature sur la peste, on se référera notamment au célèbre *De peste* d'Antonine Guaynier (1534).

Dieu a équipé l'homme d'instruments de connaissance et de guérison. À cela s'ajoute le fait que la peste de 1348 fait chuter la confiance dans les moyens que la pensée scolastique fournit pour une thérapie efficace et facile d'usage<sup>5</sup>.

Dans ce contexte, la maladie n'affecte plus exclusivement l'âme, mais aussi les phénomènes liés à ce qu'on peut appeler une régularité naturelle : celle que le médecin, spécialiste du corps, peut interroger en vertu de ses connaissances. Le corps humain ne tient plus seulement sa valeur du fait qu'il représente l'aboutissement de la rationalité divine, mais aussi en tant qu'il est le médium par lequel l'homme opère dans le monde ; son efficience apparaît nécessaire pour accomplir les tâches que l'homme, bien que *viator*, et dans la mesure où il est *viator*, a le devoir moral de réaliser durant son court passage en ce monde. Cette polarité entre santé et salut peut ainsi s'articuler à la distinction entre l'âme et le corps, et la santé être normalisée en tant que condition naturelle de l'homme. Par contraste, on reconnaît finalement dans la maladie le signe d'un déséquilibre. Elle perd sa connotation morale et finit par n'être plus qu'un obstacle empêchant le déroulement naturel des activités humaines<sup>6</sup>. Que tire Ambroise Paré de cette situation ?

*Peste est une maladie venant de l'ire de Dieu, furieuse, tempestative, has-tive, monstrueuse, espouvantable, contagieuse, terrible [...] <sup>7</sup>. Les causes favorisantes de la peste sont au nombre de deux: l'alteration des humeurs par mauvaise hygiène d'une part, les troubles de l'ame de l'autre part <sup>8</sup>. Quant aux causes immédiates il faut en chercher l'origine dans la corruption de l'air par des vapeurs putrides émanant des égouts, des cadavres, des rivages au moment des marées, dans la puiser, dans la conjonction maléfique des astres. L'air pestilentiel inspiré convertit en sa qualité véné-neuse les humeurs qui ne sont plus aptes à recevoir un tel venin.*

---

5 V. L. Saulnier, « Lyon et la médecine aux temps de la renaissance » et « Une dissection de Rabelais célébrée par Étien Dolet », numéro spécial de la *Revue Lyonnaise de Médecine* 1958, 7, 22, p. 73-83 et 84-86 ; D. Hüe, B. Baillaud, J. De Gramont (éd.), *Corps et encyclopédie*, Rennes 2013 ; F. Baraldi (éd.), *Medicina e filosofia tra Medioevo e rinascimento*, Padova 2008 ; P. Kosso, *Reading the book of nature*, Cambridge 1985.

6 I. Maclean, *Logic, signs and nature in the renaissance*, Cambridge 2002 ; H. Hirai, *Medical Humanism and Natural Philosophy*, Leyde 2011.

7 A. Paré, *Oeuvres complètes*, éditées par J. F. Malgagne, Paris 1841, vol. III, on cite depuis le Livre XXIV traitant de la Peste, p. 412.

8 *Ibid.*, p. 356

Tout d'abord, il convient de remarquer que ce texte ne parle pas simplement de la peste, mais de Peste, à savoir, d'une représentation personnifiée de la maladie. On verra que cette notion, proche de la dynamique de l'incarnation, oriente l'analyse. Le fait que Peste soit un personnage qui déclenche sur la terre les effets de la colère de Dieu, permet de laisser de côté le détail des remèdes naturels qui permettent son traitement<sup>9</sup>. Là se joue une transition entre la certitude religieuse et intellectuelle du Moyen Âge et l'angoissante obligation de construire une nouvelle image de l'homme, qui implique une nouvelle configuration de son rapport à Dieu. Ce dernier, en conséquence, doit également changer d'attitude<sup>10</sup>. Encore au XVI<sup>e</sup> siècle, l'influence autant que la permanence de deux aspects en particulier de la médecine pré-moderne sont très actuels : à savoir, la conception galénique qui voit dans « l'esprit subtil » une substance matérielle, et la théorie hyppocratico-galénique des six causes non organiques de la maladie<sup>11</sup>. Parmi ces six causes, la rage jouerait un rôle tout à fait important.

Voyons à présent quel est l'impact de la colère sur la santé, puisque c'est suite à sa colère que Dieu envoie la peste. Comment est-il possible de penser la colère de Dieu comme une cause finale qui s'ajoute à d'autres causes physiques (à savoir, pour les monstres, la mauvaise qualité ou le déséquilibre de quantité de la semence, une mauvaise disposition de la matrice et pour la peste l'air, le contact, etc.) ? En particulier, pourquoi la peste requiert-elle une cause finale si elle est aussi une *intemperature*<sup>12</sup> ? Comment une émotion peut-elle influencer la santé ?

---

9 Paré se sert du « Mithridate et Theriaque pour leurs propriétés occultes; [du] bol d'Arménie et [de] l'antimoine, qui produisent des abondantes évacuations » et recommande « la mise du le malade en un lit bien chaud et bien couvert, et luy mettant cailloux chauds, bouteilles ou vessies de porc ou de boeuf remplies d'eau chaude, eu sponges trempées en quelque decoction chaude et puis espreintes, et faisans ce qu'auons dit cy deuant pour prouoquer la sueur pour le faire transpirer, la mesure de élever un bouc dans la maison d'habitation [...] » *ibid.*, p. 444 (en cas de nécessité, je renvoie au *Medicinalium epistolarum miscellanea* de Johannes Lange, paru à Bâle en 1554).

10 L. J. Rather, « Old and New Views of the Emotions and Bodily Changes », dans *Clio medica* I 1965, p. 1-25.

11 Galien, *Oeuvres anatomiques, physiologiques et médicales*, éd. par le Dr Ch. Daremberg, vol. I, Paris 1854 ; C. Pennuto, *Simpatia, antipatia e contagio. Il pensiero medico e il pensiero filosofico di Fracastoro*, Rome 2008 ; Emotions and Health, 1200-1700, 2013 ; L. Kalof, E. Bynum (éd.), *A cultural history of the Human Body in the Renaissance*, voir en particulier les essais de S. Broomhall, « The Body in / as Text : Medical Knowledge and Technologies in the Renaissance », p. 73-98 et de K. Raber, « The Common Body : Renaissance Popular Beliefs », p. 99-124 ; F. Vidal, i, tr. par S. Brown, Chicago – Londres 2011 ; A. Wear *et al.* (éd.), *The Medical renaissance of the sixteenth century*, Cambridge 1985.

12 A. Paré, *Oeuvres completes*, vol. III, cf. p. 356, p. 360, p. 386.

Si Dieu agit le plus souvent par l'intermédiaire de ses créatures, il peut quand même disposer librement des causes secondes, car l'ordre initial du monde n'est pas contraignant pour lui. Paré écrit :

*Il nous faut considérer que tout ainsi que Dieu par sa toute puissance crée toutes choses [...] mesme souvent il change le cours naturel d'icelles, selon son bon plaisir; (le nier serait) vouloir attacher Dieu, qui est la souveraine cause de toutes choses, aux causes secondes et inférieurs et à ses créatures, où à la première disposition que luy mesme a baillé<sup>13</sup>.*

Il faut d'abord considérer que toute disposition physiologique (ou tempérament) d'une personne, est un inimitable et unique mélange de la fluctuation des qualités primaires (le chaud, le froid, le sec et l'humide), doctrine largement diffusée et acceptée jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. De plus, elle s'accorde très bien avec la pensée luthérienne, selon laquelle les émotions sont le signe saisissable d'un changement de l'esprit par rapport à la foi. Le changement de la passion provoque un déséquilibre, un tempérament hors de la balance qui peut arriver à produire un état de maladie. Là, la maladie n'est pas encore localisé, au contraire : elle dépend d'un déséquilibre sur lequel le médecin ne peut pas intervenir dans un lieu précis à l'intérieur du corps, mais uniquement procurer des remèdes pour ré-établir la balance.

### 3. Diagnostic : la colère de Dieu

La question religieuse connaît dans le *Livre de la Peste* un notable déploiement qui revient principalement à quatre reprises : dans l'*incipit*, au début du chapitre I (*Description de la Peste* : « Peste est une maladie venant de l'ire de Dieu »), dans le propos du chapitre suivant (*Des causes divines de la Peste*), puis, de façon symétrique, dans l'avant-dernier chapitre (LI : *Discours des incommoditez que la Peste apporte entre les hommes, et du souverain remede*) avant d'occuper totalement l'épilogue et conclusion de son *Discours*. Entre temps, Paré a développé de façon détaillée presque chacune des rubriques que les traités sur la peste peuvent proposer. Après avoir expliqué les causes divines, puis les causes humaines, il en étudie les signes (ou présages) à partir du chapitre V, avant d'aborder la prévention (VII-X) et les mesures à prendre pour

---

13 A. Paré, *ibid.*, p. 353

protéger la ville (XI-XIII) ; puisque le texte suit l'inexorable progression de l'épidémie, viennent le diagnostic (XIV-XVII), le pronostic (XVIII) et la cure. Le tout premier relevé signalé par Paré est que la peste est le moyen pour *re-cognoistre* (reconnaître) que tout ce que l'on a pendant la vie, « procede directement de la pure bonté de Dieu » ; il remarque ensuite que la connaissance des afflictions qui nous sont envoyées de Dieu

*nous achemine à une droicte intelligence de sa iustice sur noz pechez [...] Voilà comme nous apprendrons de chercher et en Dieu et en nous, au ciel et en la terre la droicte cognoissance des causes de la Peste*<sup>14</sup>.

C'est par la Peste, aussi bien que par la Philosophie divine, que nous apprenons à voir en Dieu « le principe et la cause des causes inférieures », qui sans la poussée divine n'auraient pas la capacité de produire leurs effets. Les causes secondes viennent directement de la volonté secrète et intime de Dieu, qui s'en sert en tant qu'outils afin d'accomplir son projet immuable<sup>15</sup>.

*Or souvent l'air pestilent faict mourir une personne par une exhalation, qui subit le faict tomber par terre roide mort: ce qui est impossible à l'homme d'exprimer par parole et demonstration, parce que cela se faict par une cause qui nous est occulte et cache, provenante de la volonté de Dieu*<sup>16</sup>.

Paré en déduit que « le principal antidote contre la Peste » réside en « la conversion et amendement de nos vies » : ce n'est pas en effet de la volonté de Dieu que les remèdes naturels dont nous pouvons profiter tirent leur efficacité<sup>17</sup>.

---

14 *Ibid.*, p. 352.

15 Paré rapporte les causes inférieures de la peste à « l'ire de Dieu » mais souligne qu'il ne faut pas pour autant « ravir à Dieu ce titre de tout- puissant » et le supposer assujetti « à l'ordre qu'il a establi en nature », *ibid.*, p. 353.

16 Cette expression se trouve dans A. Paré, *Discours de la peste*, Paris 1582, p 47. Dans les *Oeuvres complètes*, il remarque avec une grande force expressive l'effet de cet air pestilent : « Parquoy lors que l'air pourri et pestiferé exerce sa tyrannie, il tue non seulement le genre humain, mais aussi les bestes de la terre et les oyseaux du ciel [...]. Et pour le dire en un mot, tel air pestilent est si furieux qu'il renverse, dissipe, altere, brise et corrompt l'harmonie naturelle et temperature de tous animaux, ainsi qu'un certain foudre et tonnerre liquefie et consume l'argent. » (vol. III, p. 363).

17 *Ibid.*



*car combien que par la volonté de Dieu telle maladie soit envoyee aux hommes, si est-ce que par sa sainte volonté les moyens et secours nous sont donnez pareillement de lut pour en user comme d'instruments à sa gloire [...] Et veut que nous usions des causes secondes et naturelles, comme d'instruments de sa benediction<sup>18</sup>. / Donc pour la vraye curation, il faut venir au grand medecin, qui est Dieu, lequel nous prierons de bon coeur, et d'une ferme et viue foy, qu'il pardonne nos pêchez, lesquels sont cause de la maladie, croyant que c'est le vrai antidote contre la peste: car Jesus Christ voulant guerir le paralytique luy dit: tes pechez te son pardonez: montrant et declarant par cela que la cause et racine de sa maladie procedoit de son peché, et que pour y auoir fin, il falloit que l'ire de dieu fut apaisee, et qu'il luy fust propice et favorable par la remission gratuite de ses pechez. Ainsi donc nous implorerons sa grace d'un coeur ardent, ayans certaine fiance qu'il nous gardera et défendra, nous donnant ce qui nous est necessaire tant au corps qu'à l'ame. Que s'il luy plaist nus appeller, il sera nostre redempteur, et nous ayant retiré de ce labyrinthe et gouffre de tous maux et misereres, il nous introduira en l'heritage de sa gloire, pour l'amour de son cher fils nostre sauueur Jesus Christ, auquel soit gloire eternellement<sup>19</sup>.*

Avant de conclure, Paré développe enfin le thème du Christ Médecin, évoqué dans plusieurs ouvrages, qui prend ici un relief tout à fait particulier<sup>20</sup> : le Christ, venu parmi les hommes pour les guérir de leurs maux spirituels, n'a jamais hésité à soulager de leurs maladies et infirmités ceux qui l'ont prié.

*Et tout ainsi que les Apoticares font du theriaque de la chair du Serpent, pour guarir de la morsure venimeuse: aussi de la cause de nos maladies, c'est à savoir nos pechez, tirons-en le remede et guarison, en regardant vers le fils de Dieu Jesus Christ nostre Seigneur, lequel ne guarit pas seulement le corps de ses infirmités et maladies, mais nettoye l'ame de tout peché et ordure<sup>21</sup>.*

---

18 *Ibid.*, p. 356.

19 *Ibid.*, p. 352.

20 Dans les évangiles synoptiques, c'est le Christ même qui se présente souvent comme médecin (voir Mt 8,16 ; Mt 9, 12 ; Mc 2, 17 ; Lc 7,31; Is 53,5).

21 A. Paré, *Oeuvres completes*, vol. III, p. 355.

Le fait que Peste soit personnifiée permet à Paré de l'encadrer dans cette double relation d'échange entre corps et esprit, mais aussi entre Dieu et ses créatures. Dans le premier cas, alors même que Paré semble tenir un discours apologétique convenu et qui, d'ordinaire, rabaisse le rôle du médecin, il magnifie le geste médical comme s'il venait d'un rituel religieux<sup>22</sup>. De même :

*Apprenons, apprenons de nous convertir de nos voyes mauvaises à la pureté du service de Dieu, et ne suyvons point l'exemple des fols malades, qui se plaignent de la chaleur et altération de la fièvre, et ce pendant rejettent la medecine, qui leur est representee, pour les guarir de la cause de la maladie<sup>23</sup>.*

L'imputation d'une maladie à la colère divine est pourtant un argument assez rare dans les *Œuvres* de Paré, elle n'apparaît qu'après la gloire de Dieu dans *Le livre des monstres et prodiges*, et n'est pas même évoquée parmi les causes de la lèpre, pourtant comparée à la peste, mais qui ne produit pas des effets comparables en gravité.

*Ce qui ne se fait aux autres malades, mesmes en lepre... vue que la charité des hommes est aujourd'hui refroidie que ceux mesmes qui ont toute liberté, encor qu'ils ayent oretargent pour satisfaire, ne peuuent en temps de peste avoir secours d'autrui<sup>24</sup>.*

Cela permet peut-être de justifier la quasi-impuissance des médecins à endiguer le fléau ; il n'y a pas de prévention, ni un temps ni un lieu déterminés : ce que nous permet de lui attribuer cette caractéristique d'être contre nature est son universalité inéluctable<sup>25</sup>. Les signes qui manifestent son origine divine coïncident avec ceux qui annoncent un mal incurable : la violence, la rapidité, l'imprévisibilité des symptômes, l'universalité, puisque ni la richesse, ni la jeunesse, ni même une constitution robuste ne protègent de la mort. « Dieu dispose de ses créatures selon son plaisir », écrit Paré, « en ceste

---

22 Selon Jean Céard, Paré reconnaît une origine divine à la dignité de la profession médicale, cf. J. Céard, « Religion et médecine dans l'oeuvre d'Ambroise Paré », dans B. Crenn (éd.), *Actes du Colloque internationale Ambroise Paré et son temps*, Laval 1991, p. 189-203 ; cf. A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. III, p. 689 et p. 725.

23 A. Paré, *Oeuvres Complètes*, éd. par J.-F. Maligne en 3 volumes, Londres 1840, vol. III, p. 355.

24 *Ibid.*, p. 461.

25 *Ibid.* p. 388, voir l'entier chap. 18 du *Livre de la peste*.

maladie il n'y a point d'heure, de jour, ny de temps prefix. » La guérison aussi, autant que la maladie, elle est due à la volonté divine, et arrive d'un coup:

*Bref quand on en reschappe, on peut bien dire que c'est une chose plus divine que humaine, veu qu'on est souvent incertain de la cause [...] Partant devons estimer que telle chose est faite par la volonté de Dieu, auquel quand il plaist faire sonner sa trompette pour nous appeller, on ne la peut aucunement eviter par artifice humain<sup>26</sup>.*

L'argument religieux reste pourtant d'un usage périlleux dans un traité médical<sup>27</sup>. Car comment concilier la toute puissance irrationnelle de Dieu (qui implique l'impuissance humaine face à la guérison des pestiférés) avec l'objectif du médecin ? Paré remarque que, si la médecine est un don du ciel, c'est que Dieu a mis dans le monde, dans les herbes et dans les plantes, les moyens de guérir les maladies<sup>28</sup> : l'objectif de la médecine consiste à les mettre en œuvre<sup>29</sup>. Pour la peste, il faut donc commencer par les causes naturelles et secondes, tout comme avec les monstres (eux aussi, signe de quelque trouble au niveau de la Nature).

Paré démarre son analyse à partir de raisons humaines<sup>30</sup>, puisqu'il s'agit de causes accessibles à notre intelligence. Le corps humain, envisagé en tant que corps anatomique, devient mesure de toute connaissance, liée de manière indissoluble à la théorie des signes, cette dernière faisant partie de l'enseignement de la médecine. On trouve des analogies dans l'identification de la maladie et de son traitement, d'un côté, et le processus de l'induction, à savoir un raisonnement à partir de données matériels, de la connaissance empirique. Au *signum doctrinale* auquel les aristotéliens faisaient confiance, les médecins commencent à opposer le *signum reale* : c'est en ce contexte que

---

26 *Ibid.*, p. 855.

27 Voir V. Montagne, « Le discours didascalique sur la peste dans les traités médicaux de la Renaissance : rationaliser et/ou inquiéter », dans *Réforme Humanisme Renaissance*, n° 70, juin 2010, p. 103-112 ; M.-J. Imbault-Huart, « La Renaissance, la Médecine et la Chirurgie », p. 95-124, dans B. Crenn (éd.), *Actes du Colloque internationale Ambroise Paré et son temps*.

28 Cf. W. F. Bynum, R. Porter (éd.), *Medicine and five senses*, Cambridge 1993 ; J. W. Shirley, F. D. Hoenerig (éd.), *Science and art in the renaissance*, Washington 1985. T. Da Costa Kaufmann, *The mastery of nature : aspects of arts, science, and humanism in the Renaissance*, Princeton (N.J.) 1993.

29 A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. I, on cite depuis la *Préface : De l'invention et excellence de la médecine et chirurgie*, p. 17.

30 A. Paré, *Traité des monstres et des prodiges*, éd. par J. Céard, Genève 1971, p. 31.

l'on assiste à l'irruption des *realia* dans les textes. En effet, l'intérêt accru pour le réel et les actions humaines sont manifestes chez des auteurs français de la période comme Véronique Montagne, qui propose une liste d'occurrences dans lesquelles on fait référence aux signes : *nota, iudicium connotans* ou *indicans*. Une fois le signe observé et déterminé, il convient de s'interroger sur la *legitima connexio* entre le point de départ et les avis qui en suivent<sup>31</sup> : le signe est quelque chose d'évident qui est là pour indiquer quelque chose qui, bien qu'existant, n'est pas présent ou pas perceptible.

Ces observations permettent d'entrevoir une sorte de naturalisme dans les textes de Paré, qui s'illustre encore dans l'épisode de la guérison du paralytique<sup>32</sup>. En effet, si par les seuls mots « tes peches te sont pardonnées<sup>33</sup> », le Christ peut guérir le paralytique (lequel, dans son anonymat, est l'archétype de tout être humain), c'est parce que la cause et racine de sa maladie procèdent de son péché, et que pour en terminer avec la paralysie, il faut que l'ire de Dieu soit apaisée<sup>34</sup>.

Ainsi se dégage l'impression que l'ouvrage de Paré émet un message circulaire : la condition humaine apparaît telle que l'homme vit totalement plongé dans un monde fait de signes, qui permettent de se comprendre soi-même, ou la Nature, ou Dieu. L'activité de l'homme ne pouvant pas modifier l'information qu'il en reçoit, il peut néanmoins opérer à partir des signes pour produire des effets réels. Parmi ces signes figurent les émotions en tant que sources d'information ; l'homme voit dans peste, à savoir dans cette souffrance qui lui est infligée, le signe d'une fracture dans sa relation à Dieu, qui même en Dieu produit une souffrance qui ne peut pas être manipulée et correspond à une distorsion maximale des atteintes ordinaires.

#### 4. Pronostic: la Peste

L'analyse peut à présent se consacrer aux passages de l'œuvre de Paré qui traitent de l'étiologie et des conséquences de la rage. La question apparaît dans le *Traité des animaux, des monstres et de prodiges*, en particulier dans les

---

31 C'est notamment le médecin espagnol Juan Alonso y de las Rueras de Fontecha qui a travaillé de manière organique sur ces concepts et qui a produit un vrai *Diccionario Médico* en 1606.

32 On partage le remarque de G. Pineau, « Soigner la peste sans défier la colère divine dans les traités médicaux du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Seizième siècle*, 2012 vol 8 p. 173-190.

33 A. Paré, *Oeuvres complètes*, vol. III, p. 464.

34 Mt 9, 1-8 ; cfr Mt 9, 1-8.

pages dédiées aux venins et aux morsures (chap. 15-22) : *Comment reconnaître ceux qui ont été mordus par un chien enragé; comment le guérir*. Paré en parle également dans l'introduction du volume dédié à la chirurgie (chap. 18), où la colère est décrite comme un accident et une perturbation de l'âme. En effet elle est une qualité égale à la joie, à ceci près qu'elle que l'inflammation est encore supérieure :

*L'homme estant en cholere desire estre vengé des injures, et rendre le des-plaisir qu'on luy aura fait: en sorte que le sang et esprits bouillonnent en ses entrailles, qui causent qu'il fait plusieurs et divers mouvements désordonnés [...]. La cholere est ennemie de la raison, et rend l'homme fol et insensé [...] La haine et la discorde se rapportent à la colère [...]*<sup>35</sup>.

Tandis que la colère est traitée comme une chose non naturelle et parmi celles qu'il faut éviter, la maladie est en revanche présentée comme tout à fait contre nature. Avec ses bases physiologiques, qui ramènent les comportements aux quatre humeurs et soulignent le déterminisme humoral, la rage apparaît comme un mouvement de l'esprit à l'intérieur du corps qui impacte sur la santé. Que cette rage, dans les ouvrages de Paré, bouleverse aussi Dieu, n'est en somme qu'un *topos* de la littérature chrétienne tiré de l'Ancien Testament, mais aussi des tragédies grecques et des épopées latines. Mais la particularité de la pensée de Paré tient au fait qu'il n'attribue pas la rage à Dieu seulement comme une affection extérieure (on parle fréquemment de la rage de Dieu), mais que son Dieu s'irrite explicitement, qu'il est bel et bien le sujet d'une émotion :

*Dieu qui a enjoint aux creatures de procréer in species suas, s'irrite de voir les perturbations que la depravation humaine introduit dans l'ordre des choses, et les monstres qui naissent de ces copulations désordonnées sont le signe de sa colère. Mais en meme temps, la nature, obéissante à Dieu, tasche toujours à faire son semblable, de sorte que les enfants issus de ces appétits dérégés ressemblent à la fois au pere et à la mere*<sup>36</sup>.

---

35 A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. I, p. 77, et on ajoute que « La colere n'est utile à aucun, si-non au casanier, endormi, et paresseux, ou à celui qui auroit quelque maladie d'humeur froid et pituiteux. », p. 79.

36 A. Paré, *Des monstres et de prodiges*, cap III : *Exemple de l'ire de Dieu*; mise en italique par nous.

Pourtant ce qui est encore plus étonnant, c'est que Dieu ne s'irrite pas à cause des mauvaises actions accomplies par l'homme en soi, mais du fait que ces actions vont détruire l'ordre qu'il a lui-même établi. Dieu ne transgresse pas les lois de la Nature, il les utilise : le mal ne réside pas dans le monstre en soi ou la mauvaise action, mais dans l'interruption de l'harmonie établie par Dieu. Comme l'homme a frappé Dieu par ses mœurs, le monstre frappe l'imagination de l'homme, afin de l'emmener à réfléchir à son attitude. Mais cette analogie pourrait encore s'inscrire dans le cadre de la nature<sup>37</sup>.

Or la peste, à la différence des monstres, ne trouve pas sa place dans la nature : en vertu de sa force intrinsèquement dévastatrice, elle est *contre-nature*. Paré produit une description très détaillée et saisissante du visage du pestiféré, et même de son regard. D'ailleurs, ces signes correspondent à ceux que manifestent par celui qui est pris de colère selon la description effectuée par Peacham et Ripa<sup>38</sup> de la typologie du colérique :

*et à lors la face se montre hydeuse, et est veue de couleur plombée et livide, les yeux ardents, estincelants, rouges et comme plein de sang, ou d'autre couleurs, et larmoyants. Le tour des paupières est livide et noir, comme si elle avoyent esté battues et meurdiries, et on l'a face hydeuse à veoir, et tout le corps jaunâtre, tellement qu'ils ne ressemblent point à eux mesmes de façon qu'on les decognoit. Autres ont la fièvre si tresardente qu'elle cause ulcères eu profond de la gorge, et autres parties de la bouche, avec une seicheresse, qui rend la langue aride et seiche, livide et noire, accompagnée d'une alteration et chaleur si grand qu'ils se disent brusler comme s'ils estoient dedans un feu, avec une extreme douleur de teste [...] et tombent dans une fureur cruelle, comme phrenetiques [...] et sont quelques fois si mordantes, qui les fait tomber en reverie, puis frenaisie, manie et rage<sup>39</sup>.*

On peut dire que ces signes sont la manifestation d'une forte douleur intérieure – « et véritablement le sçay pour l'avoir senti en mon corps », ajoute Paré –

---

37 À vrai dire, le monstre est quelque chose de non-naturel par rapport à son "anarchie" morphologique : il est une créature qui ne suit pas les lois de nature. Mais il n'a pas de finalités distinctives, c'est pour cela qu'il est "accueilli" dans la nature sans qu'elle en soit bouleversée.

38 Il faut pourtant remarquer qu'il existait bien des typologies de caractère, dont le colérique faisait partie ; il était souvent représenté par un jeune homme assez fin, nu, l'épée à la main, prêt à se battre. En des termes scolastiques, on peut définir la colère comme une capacité, un habitus orienté vers la rage.

39 A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. III, p. 435.

*dont souvent s'ensuit défaillance de coeur, inquietude, aliénation d'esprits et furie, gangrene et mortification [...] et souvent meurent comme des furieux et enrages<sup>40</sup>. Convulsions, tremblement, et palpitation de coeur [...] <sup>41</sup>, face livide, hideuse et noire, et le regard esgaré [...] <sup>42</sup>, la chair est comme bruslee et les parties prochaines livides; le flux du ventre est cholérique [...] en tous ce signes, ne faut saigner mais bailler choses cordiales aux malades et les recommander à Dieu<sup>43</sup>.*

*Il a ses yeux ardans et estincelans avec vn regard furibond, les tournant çà et là : toute la face rouge et fort enflammée, et à aucuns est fort pasle et luide, ressemblant plus à vn mort qu'à vn vif, en sorte qu'on le deco-  
gnoist, ne ressemblant plus à luy mesme, et semble estre transformé en beste sauuage(...). La raison est, que par la tristesse le cœur est resserré et astreint, dont ne se peut engendrer assez grande quantité d'esprits, et si peu qu'il y en a, encore ne peuuentils estre aisement<sup>44</sup>.*

Le pestiféré, celui qui endure la maladie, est aussi celui qui rend manifestes les caractéristiques de celui qui l'a déclenché. Dans le visage du malade on voit l'altération qui, ne pouvant modifier directement l'humeur de Dieu, affecte l'homme, son image sur terre : il faut penser cette correspondance dans un monde homogène où les forces fluides que sont les passions constituent un lien encore plus fort entre Dieu et l'homme, Dieu ayant été aussi homme dans la chair<sup>45</sup>.

---

40 *Ibid.*

41 *Ibid.*, p. 363.

42 *Ibid.*, p. 384 (parmi ces éléments, ceux-là sont les plus fréquents et récurrents dans l'*Oeuvre*).

43 *Ibid.*, p. 385.

44 A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. I, p. 77

45 Pour ce qui regarde ce sujet, l'iconologie nous offre des exemples remarquables et très éclairants, comme la *Minerva Britannica* de Cesare Ripa (1593) et de Henry Peacham (1612). Plusieurs émotions considérées par la culture pré-moderne sont issues d'une classification de types psychologiques, elle-même appuyée sur des émotions spécifiques qui dépendent de la théorie des humeurs. Ce genre de recherche a sans doute été encouragé par le pouvoir des images des quatre tempéraments largement diffusées à l'époque : on peut parler en effet de « *impulsiveness of the hot-tempered nature, emblem of negative side of personality.* » L'idée se développe que l'esprit et les passions peuvent être mus par la persuasion et par l'usage intentionnel des images, les images créant une véhémente passion. Il faut considérer l'impact de la qualité des esprits sur le corps et son comportement ; c'est bien la question de l'équilibre des fluides, mais aussi de l'impact avec

Il convient de situer cet échange entre Dieu et ses fils d'abord en termes d'ordre et de désordre de l'esprit. On est loin ici du modèle qualitatif de l'esprit où le mouvement, ordre ou désordre, dépend du mélange des tempéraments. Paré décrit un système cognitif qui commence avec l'expérience. Selon ce paradigme épistémologique, la rage n'est plus une qualité mais un accident lié à l'impact de la connaissance sur l'esprit. Par conséquent, la tâche du médecin consiste à comprendre la relation entre la rage et la physiologie du corps, et d'en remarquer les effets. Il doit montrer de l'extérieur ce que la rage produit à l'intérieur, et donc interpréter ce que signifient les yeux enflammés, les pupilles dilatées, les sourcils froncés, les narines ouvertes, les dents serrées.

La rage est ainsi conçue comme une catégorie universelle, référée à un type d'expérience qui peut être reconnue universellement, tant au niveau géographique qu'anthropologique, historique, culturel, sociale. La rage est parmi les *accidentia animae* qui viennent du rapport que le corps entretient avec son environnement ; comme les accidents de l'âme peuvent produire une altération de sa qualité, ils doivent être réglés afin de changer la manière dont les hommes ont l'habitude de se voir et de se comporter. Dans cette situation, l'âme n'est plus reléguée à ses fonctions spirituelles, mais elle exerce la fonction d'âme incarnée. Voilà pourquoi la maladie se range parmi les choses contre nature<sup>46</sup>, par sa capacité à bouleverser l'ordre de la nature. On voit donc d'un côté la rage (élément non – naturel, mais qui peut toutefois être comparée avec les éléments naturels) et de l'autre la maladie, tout à fait contre nature<sup>47</sup>.

l'expérience. La rage a toujours été considérée comme le signe typique du tempérament cholérique, tandis que la joie était le signe typique du tempérament sanguin. Les différences entre les tempéraments n'étaient pas tout simplement la cause de passions différentes, mais elles étaient aussi associées aux plusieurs façons d'expérimenter une passion. Cf. E. Carrera, *Anger and the Mind-Body Connection in Medieval and Early Modern Medicine*, dans *Emotions and Health (1200-1700)*, éd. par E. Carrera, Leyde 2013, p. 95-146 (l'expression signalée se trouve à p. 102).

46 Plusieurs auteurs s'accordent à penser la rage comme un élément constitutif de la physiologie humaine (pensée déjà diffusée au X<sup>e</sup> siècle grâce à Isaac Israeli (encore plus qu'à Avicenne), auteur du *Liber Pantegni*. Son avis était partagé par Arnold von Bamberg (*Regimen sanitatis*), Villanova (*Speculum medicinae*) ou encore Bernardino Montaña (*De anima*). On doit remarquer que le rôle de la prédisposition physiologique implique une lecture des émotions comme de mouvements contraires à la raison.

47 Voir les définitions de *contra natura* données par Fernel, qui dans sa *Pathologie* (1638) affirme que l'affection du corps est contraire à la nature ; de Leonhart Fuchs et Craton von Kaftheim, qui parlent d'obstacle, blessure, altération du fonctionnement du corps, ou d'une de ses parties ; de Gregoire de Toulouse (*Syntaxis artis mirabilis*, 1578) qui définit le *contra natura* comme la destruction d'un équilibre entre le corps et l'esprit, c'est à dire d'une altération de cet équilibre (alors que la santé consiste en sa perfection et sa préservation).



*Aucuns ont la fléure si tres-ardente, qu'elle cause vlceres au profond de la gorge, et autres parties de la bouche, avec vne seicheresse qui rend la langue aride et seiche, liuide et noire, accompagnée d'une alteration et chaleur si grande, qu'ils se disent brusler comme s'ils estoient dedans vn feu, avec vne extreme douleur de teste, qui le, plus souvent les fait resver, de sorte qu'ils ne peuvent iamais reposer ny dormir : et tombent en vne fureur, cruelle, comme frenetiques, s'enfuyans tous<sup>48</sup>.*

Du fait que notre corps et notre esprit sont unis, et que l'imagination en apaisant l'esprit peut arriver à soulager le corps, le remède au chagrin de la chair consiste dans le fait de soigner, de l'adoucir et d'éliminer les tourments de l'esprit par des mots très agréables... Ainsi, un bon discours est un remède physique pour une souffrance spirituelle. Le déséquilibre des émotions peut être soumis au traitement médical, mais la thérapie discursive est aussi fortement recommandée : la méditation est le renversement des propres opinions (on dirait une *aversio cognitatis*), à savoir un processus osmotique destiné à faire sortir de soi une passion par l'introduction d'une autre, le vin, la musique, le détournement du travail et la narration de petits récits agréables<sup>49</sup>.

Dans un autre contexte, Michel De Certeau examine le concept de *diadose*, qui désigne la distribution, la communication<sup>50</sup>. Ce concept sert aussi bien à rendre compte de la distribution de la nourriture que de la circulation des contes et récits. Or, comme nous le verrons, la manière dont les contes circulent est un problème épistémologique pour le médecin ; la maladie pestilentielle cependant est un problème moral et métaphysique. Elle est aussi

---

48 A. Paré, *Oeuvres complètes*, vol. III, p. 382.

49 Les médecins les plus célèbres de l'époque reconnaissent à la rhétorique un rôle central pour la médecine. La rhétorique selon Harvey structure et constitue l'expérience du patient par rapport à sa maladie: dans tout traitement médical la discussion avec le patient ainsi qu'un dialogue destiné à partager l'expérience du patient et du médecin jouent un rôle décisif. Par ailleurs, Vesalio remarque que la *fabrica* du corps comme celle du discours relèvent de l'intimité entre les mots et les choses. Les corps sont faits de chair et de sang, mais la chair et le sang sont aussi dans une relation médiata à une communauté politique, sociale, interprétative, herméneutique. Les pratiques du patient comme celles du médecin peuvent être considérées comme rhétoriques: la prière, la description détaillée des symptômes, la lecture des manuels pour se soigner soi-même, le régime, la conversation avec les médecins et les amis en visite, l'écoute des conseils, la provocation plutôt que l'atténuation des émotions.

50 M. De Certeau, *La Fable mystique (XVIe-XVIIe siècle)*, tome II, Paris 2013, voir en particulier la partie I du volume et p. 129 où, lorsqu'il décrit les techniques compositives des mystiques du XVIe siècle, fondées sur l'idée de la coupure, il affirme : « Ces mots composés donnent l'impression d'obéir aux mêmes règles de production des corps présentés par Paré, ou des être dissimulés présentés par Lery pendant son voyage au Brésil en 1578. »

une maladie de l'âme qui met en jeu l'imagination, mais quel est le rôle de l'imagination pour le malade qui souffre réellement dans tel ou tel lieu qu'il désigne ? Il existe un imaginaire du malade et un imaginaire du médecin dont on sait qu'ils ne se rencontrent pas forcément. La notion de maladie de l'âme a contribué à donner un contenu technique à la moralité, mais aussi à montrer que la médecine n'est jamais séparée de l'éthique ; elle éclaire l'âme par une réflexion sur le corps. Médecine et morale se trouvent donc à se soutenir de manière mutuelle à l'intérieur une certaine conception de l'homme.

Ce dernier développement nous permet d'envisager la deuxième relation dont nous avons fait l'hypothèse, à savoir celle entre Dieu et ses créatures, dont on ira s'occuper dans le paragraphe suivant.

### 5. Tout s'en va a confusion<sup>51</sup>

Les « horribles calamitez qui adviennent en la société humaine par ceste dangereuse maladie » sont évoquées dans la conclusion du *Livre de la Peste*<sup>52</sup>, où Paré s'étend sur la description des anomalies causées par la peste par rapport au déroulement naturel des attitudes humaines, mais aussi à celui de la nature tout court<sup>53</sup> :

*Je puis veritablement dire avoir trouvé aux mammelles d'une femme morte de peste, son enfant tettant encores le venin mortel, qui le devoit tuer bien tost apres [...] Le pere abandonne l'enfant, et l'enfant le pere: le mary la femme, et la femme le mary : le frere la sœur, et la sœur le frere: voire ceux que vous pensez les plus intimes et feables amis, en ce temps vous abandonnent, pour l'horreur et danger de cette maladie*<sup>54</sup>.

51 A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. III, p. 899.

52 *Ibid.*

53 J. Delumeau, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident, Xlir-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris 1983 : « toutes les chroniques de la peste insistent aussi sur l'arrêt du commerce et de l'artisanat, la fermeture des magasins, voire des églises, l'arrêt de tout divertissement, le vide des rues et des places, le silence des clochers », p. 112. Voir aussi M. A. Lynn, *Plague? Jesuit accounts of epidemic disease in the 16th century*, Cambridge 1996 ; P. Slack, T. Ranger, *Epidemics and Ideas. Epidemics and Ideas: Essays on the Historical Perception of Pestilence*, Cambridge 1992 ; S. K. Cohn, *Cultures of plague. Medical thinking at the end of the Renaissance*, Oxford 2010 ; E. R. Harvey, *The inward wits. Psychological Theory in the Middle Ages and the Renaissance*, Londres 1975.

54 Cf. G. Pineau, « Soigner la peste sans défier la colère divine dans les traités médicaux du XVI<sup>e</sup> siècle » ; A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. III, p. 898-901.

Les villes délaissées deviennent champêtres, jusques à y voir l'herbe croistre par les rues, les laboureurs délaissans leurs maisons et les fruicts sur la terre, laquelle demeure en friche, les troupeaux sont esgarez et eperdus par les champs<sup>55</sup>.

La responsabilité de la peste n'est pas imputable à un individu déterminé; il s'agit d'une universalité fatale qui menace de s'abattre sur une société non déterminée et non localisée: « Dieu a renoncé à l'homme, il l'efface de la Création, la peste est le "glaive exécuteur" de cette sentence<sup>56</sup>. » Jean Delumeau aussi, dans son ouvrage *La peur en Occident* décrit l'état des villes lors de l'entrée de la peste comme une *rupture inhumaine*, par rapport au cours de la vie quotidienne :

*Voici maintenant la cité assiégée par la maladie, mise en quarantaine, au besoin ceinturée par la troupe, confrontée à l'angoisse quotidienne et contrainte à un style d'existence en rupture avec celui auquel elle était habituée<sup>57</sup>.*

Delumeau continue en décrivant les proches qui s'écartent, les médecins qui refusent de toucher les contagieux, ou qui le font le moins possible, avec une baguette ; les chirurgiens qui n'opèrent qu'avec des gants ; les prêtres qui donnent de loin l'absolution<sup>58</sup>. Également, dans l'ouvrage de Paré, on lit :

*quand les saisons de l'année ne gardent leurs qualités et temperature naturelle et sont fort immodérées... si on voit les fruicts pleins de vermine, et les oiseaux laisser leurs nids, voire leurs oeufs et leurs petits et plusieurs femmes enceintes avorter [...] Parquoy lorsque l'air pourry et pestiféré exerce sa tyrannie, il tue non seulement le genre humain, mais aussi les gestes de la terre et les oiseaux du ciel [...] tout l'air pestilent est si furieux qu'il renverse, dissipe, altere, brise et corrompt l'harmonie naturelle et temperature de tous les animaux, ainsi qu'un certain foudre et tonnerre liquéfié*

55 *Ibid.*, p. 899.

56 G. Pineau, « Soigner la peste sans défier la colère divine dans les traités médicaux du XVI<sup>e</sup> siècle », p. 187 ; l'auteur renvoi aussi au *topos* du monde à l'inverse, et nous suggère la lecture de J. Céard, *Le thème du monde à l'inverse dans l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné*, dans J. Lafond et A. Redondo (éd.), *Actes du colloque sur l'image du monde renversé et ses représentations littéraires et paralittéraires de la fin du XV<sup>e</sup> siècle au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1979, p. 117-127.

57 J. Delumeau, *Le péché et la peur*, p. 111.

58 *Ibid.*, p. 114.

*et consume l'argent dans une bourse sans la gaster, pareillement [...] continue et brise les os du corps sans aucune apparence en la chair, qui se fait par une chose indicible, de laquelle on ne peut donner raison, ainsi en est-il de la peste, qui détruit et corrompt toute oeconomie de la nature<sup>59</sup>.*

La peste détruit et corrompt la totalité de l'économie de la nature, à savoir son système, sa règle : Dieu se révolte contre sa propre création, non seulement contre une seule et unique espèce, ni contre un seul individu responsable, mais contre la totalité de ce qu'il a créé<sup>60</sup>.

Désormais, il est possible d'étudier l'idée d'*incarnation* qui travaille en sous-terrain la pensée de Paré. Dans la lettre dédicatoire du *Traité de la peste*, il évoque d'abord la communauté des hommes, membres du *corpus mysticum* de Dieu.<sup>61</sup> L'homme, en tant que fils de Dieu ainsi que membre de cette communauté mystique, exerce une causalité sur Dieu, c'est à dire demeure, dans la Création, en communication avec Dieu. Voilà pourquoi il peut à la fois être cause du mal et source de santé. Ce qui est paradoxal est que la communauté, qui naît en tant que le lieu de Salut, se transforme dans le réceptacle du péché (et de la contagion), et ensuite elle est députée en tant que lieu du châtement.

---

59 A. Paré, *Oeuvres complètes*, vol. III, p. 362 ; voir également les derniers chapitres de ce traité, où l'auteur remarque que la peste annonce et emmène inhumanité, ire et violence.

60 Dans le second chapitre de son traité, Paré détaille les signes de la corruption de la terre relevant du règne végétal et surtout ceux relevant du règne animal, puisque Dieu a distribué aux animaux des aptitudes spécifiques pour prédire la peste : « les signes de la peste à advenir, pris de la corruption de la terre sont, que l'ont voit sortir d'icelle abondance de champignons ou potirons; grands troupes de petits animaux (araignes, chenilles, papillons, cigales, hannetons, scorpions, escargots, sauterelles, grenouillettes) qui se procreent de la pourriture ; pareillement en sortent plusieurs autres comme taupes, crapaud, vipères, couleuvres, lézards, crocodiles [...] qui sortent pour la fauchée de la vapeur putride et vénéneuse [...] Outre ce nous voyons que dieu a distribué aux animaux quelque chose particulier pour démontrer et prédire non seulement la peste à venir, mais aussi [...] ». On connaît plusieurs descriptions très détaillées, sinon trop détaillées, de la géographie des symptômes et des signes, à savoir des éruptions de la peste. Bien qu'elle fut très influencée par les conceptions psychophysiologiques du moment, la description de Paré était très expressive : elle comprenait une multitude de petits détails, notamment sur la fièvre et la soif, les bruits du corps, la dyspnée, les signes digestifs et les signes vasculaires. Ce qui en résulte est surtout l'impression d'une forte frénésie et contorsion de l'organisme en entier.

61 Le *corpus mysticum* indique, au XVI<sup>e</sup> siècle, ne désigne plus le corps de Christ (comme pendant les premiers siècles du Moyen Age), mais celui de l'Église, l'ensemble des fidèles envisagé dans son intégralité et universalité. Depuis les ouvrages de Paré (on le voit moyennant les nombreuses métaphores des individus comme les membres d'un corps plus grand, transcendantal, on peut arriver à dire), aussi bien que dans les ouvrages de ses contemporains, on voit clairement que l'attention n'est pas adressée à l'individu, mais à la totalité de la société des hommes (c'est une toute petite et rapide conclusion qu'on a extrait depuis l'argumentation de H.-M. De Lubac, *Corpus Mysticum, L'Eucharistie et l'Église au Moyen Age*, Paris 1944).

« Dans le cours habituel des choses, le défunt garde sa respectabilité [...] en période de peste, au contraire [...] l'important est d'évacuer les cadavres au plus vite. On les dépose à lavasse hors des maisons, voire les descend par les fenêtres à l'aide des cordes : c'était d'abord l'abolition de la mort personnalisée<sup>62</sup>. »

Paré remarque à quel point la société n'est pas détruite tout simplement par rapport aux activités humaines, à savoir le commerce, la religion, les costumes, mais elle est notamment déchirée jusque dans son fondement naturel, enraciné dans la famille. La peste corrompt donc la nature même de l'homme, elle dépasse ce qui dépend de ses attitudes et altère son essence<sup>63</sup>. C'est dans ce contexte que Paré peut redéfinir la mission du chirurgien, après avoir reconsidéré la peste en tant que punition collective. La tâche du chirurgien au fond n'est pas uniquement de rétablir l'harmonie universelle en opérant soit sur le corps déterminé d'un individu, soit sur le *corps mystique* de Dieu, quoique indéterminé. Avant d'être une pratique, écrit Céard, « la chirurgie est, au regard de Paré, une œuvre d'adoration active de Dieu<sup>64</sup> » : elle opère sur le corps humain, et en ce sens mérite sa place d'honneur parmi les disciplines médicales.

## 6. Thérapie

Enfin, étant donné que la peste est envoyée par Dieu comme conséquence d'une colère produite par les mauvaises actions des hommes, et que l'on ne peut pas agir sur les symptômes (la pespeste) mais sur la maladie (le déséquilibre humoral divin), elle pose au médecin le défi qui oriente le présent article. Comment guérir Dieu ?

---

62 Cf. J. Delumeau, *Le péché et la peur*, p. 115. En 1539, pendant une vague de peste envahissant l'Allemagne, Luther écrit : « ils fuient l'un après l'autre [...] ils se sauvent, la peur trouble leur cervelle, ils abandonnent leur famille, leur pere, leur parents, c'est là sans aucun doute le châtement de leur mépris de l'évangile et de leur horrible cupidité [...] plusieurs, sentant en eux le germe de la maladie, se mêlent sans rien dire à leurs frères, comme s'ils espéraient de se décharger sur eux du poison qui les devore. Pleins de cette idée, ils [...] vont jusqu'embrasser leurs enfants ou leurs domestiques dans l'espoir de se sauver eux memes. [...] Si cela est, j'en viens à me demander si nous autres, allemands, nous sommes des hommes ou des demons. »

63 A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. III, p. 459.

64 Voir l'introduction de J. Céard (p. 37) à A. Paré, *Des monstres et des prodiges* ; cf. A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. III, p. 847.

L'explication de la peste ayant comme cause principale la colère divine étant généralement admise, les prières sont régulièrement citées dans de nombreux ouvrages pour prévenir ou guérir la maladie. Paré invite-t-il simplement à la pénitence ? Cela serait nier, à ses yeux, l'excellence de l'homme. Puisque Dieu dispose des causes secondes comme il lui plaît, et puisque l'homme pour qui tout a été créé a également pouvoir sur les causes secondes, le médecin n'a pas seulement le droit mais aussi le devoir de guérir la peste :

*car combien que par la volonté de Dieu, telle maladie soit envoyée aux hommes, si est ce que par sa sainte volonté les moyens et de secours nous sont donnés pareillement de luy, pour en user comme d'instruments sa gloire, cherchant remèdes en nos maux, mesmes en ses creatures, ausquelles il a donné certaines propriétés et vertus pour le soulagement des malades: et veut que nous usions des causes secondes et naturelles comme des instruments de sa bénédiction: autrement nous serions bien ingrats, et mesprise-rions sa beneficence<sup>65</sup>.*

*(...) il nous faut considérer que tout ainsi que Dieu par sa toute puissance crée toutes choses [...] mesme souvent il change le cours naturel d'icelles, selon son bon plaisir; (le nier serait ) vouloir attacher dieu, qui est la souveraine cause de toutes choses, aux causes secondes et inférieurs et à ses créatures, où à la première disposition que luy mesme a baillé<sup>66</sup>.*

C'est bien dans la passion que Dieu se rend disponible à nos modalités de Révélation : la connaissance *per affectum* révèle ici son efficacité par rapport à celle *per conceptum*. Ainsi, de la même manière que le Christ, fils de Dieu qui s'est fait chair, apparaît comme celui qui a été envoyé aux hommes pour leur montrer que l'on peut guérir, et que l'on peut sortir du péché, la communauté des hommes, fils de Dieu, dans la chair de ses membres, a le pouvoir, aussi bien que le devoir, de se soigner pour soigner leur Père, selon un mouvement circulaire de dépendance réciproque. Ce Dieu dispose d'un corps mystique constitué par les corps de ses fils, et ne pourrait pas être lui-même sans eux. L'expression « Je le pensai, Dieu le guérit », courante chez Paré, n'exprime donc pas le privilège de la bénédiction divine, mais le plaisir que ressent le médecin à voir son travail reconnu par celui qui en bénéficie.

---

65 A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. III, p. 355-356.

66 A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. III, p. 353.

Pour cette raison, la médecine est digne de recommandation plus que nulle autre science: le sujet sur lequel elle exerce ses opérations, en effet, n'est pas seulement le corps humain, dont elle doit avoir une exacte connaissance<sup>67</sup>. Car dans un monde homogène, l'anatomie est un savoir « qui nous meine et conduit à la cognoissance du créateur comme l'effet à la cognoissance de la cause<sup>68</sup> ». Pour appuyer cette considération, Paré fait appel à l'épître aux Romains, où Paul remarque que toutes les choses invisibles de Dieu se manifestent par l'intelligence des choses sensibles. Le corps humain, qui « est le plus excellent et parfait que nul autre, et pour lequel toutes choses de l'univers ont été créées<sup>69</sup> », est finalement le lieu où se manifestent les changements:

*Le corps humain comprend en soi l'armonie accomplie des choses contraires, et pour cette raison, il porte justement le titre de petit monde. Il y a celle âme raisonnable qui comme l'âme de l'univers va s'espandant par ce petit monde, le régit, et le guide, et se sert de ses parties comme de ses instruments et organes<sup>70</sup>.*

---

67 Cf. A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. I, p. 23.

68 *Ibid.*, p. 107

69 *Ibid.*, p. 20.

70 *Ibid.*, p. 20 ; voir aussi p. 10 et 23 ; A. Paré, *Oeuvres Complètes*, vol. III, p. 38 ; sur le développement de l'analogie du microcosme et du macrocosme chez Ambroise Paré voir J. Céard, *La Nature et les Prodiges. L'Insolite au XVI<sup>e</sup> siècle en France*, Genève 1977.